M. PLUYETTE (AMÉDÉE)

I

Avant mon retour à Paris, je comptais, encore, rendre visite aux antiquaires de Besançon, de Nancy et de Reims. Je ne pouvais demeurer plus de quarante-huit heures à Commercy.

Il importait de ne point gaspiller mon temps. Dès la descente du train, je déjeunai, en hâte, au buffet de la gare. Je me mis, aussitôt après, en quête de "l'Hôtel des Voyageurs," dont on m'avait vanté le confort et les prix modérés.

D'un pas rapide, je descendais l'avenue Thiers. Je songeais que j'allais vraisemblablement pouvoir réaliser quelques avantageuses acquisitions dans cet aimable chef lieu d'arrondissement. J'étais joyeux. Je siffotais. Je dessinais des moulinets avec ma canne. Subitement, un bruit de verre brisé retentit. Ma canne venait de m'échapper des doigts. J'avais brisé les vitres du réverbère.

J'allais m'éloigner. Je m'entendis interpeller:

—Hé, pst, là-bas, pas si vite!

Je me retournai. Un garde de ville me rejoignit.

—C'est vous, monsieur, qui venez d'briser c'réverbère?

—Parfaitement.

Il tira de sa poche droite un calepin. Il tira de sa poche gauche un crayon. Il me pria de lui révéler mon nom. Il s'enquit de ma profession. Il me demanda à quel hôtel je comptais descendre.

Lorsque je lui eus avoué que je me nommais Marcel-André Schneck, que j'exerçais le métier de marchand d'antiquités, et que je projetais d'élire domicile à l' "Hôtel des Voyageurs", il me rendit ma liberté.

—Pouvez aller. J'vous avertis, par exemple, que vous s'rez convoqué aujourd'hui, ou au plus tard demain, à venir verser la somme d'vingt francs à la mairie.

II

La perspective que j'allais être contraint de débourser un louis, pour expier un geste malencontreux, ne me séduisait guère. J'avais repris ma course à la recherche de l' "Hôtel des Voyageurs". Je ne cessai, chemin faisant, de m'adresser des reproches:

"D'abord, tu es un maladroit, mon pauvre Schneck, et puis, surtout, tu es un idiot! Tu avais bien besoin de fournir à ce fonctionnaire des renseignements exacts sur ton identité."

Dix minutes après, au moment où le patron de l' "Hôtel des Voyageurs" me pria de consigner, suivant l'usage, sur le registre de police, mes "titres et qualités", j'eus, subitement, une idée: "Certes, — me dis-je, — le moyen le plus pratique d'éviter de t'appauvrir de vingt francs au profit de la municipalité de ce sale patelin aurait été de donner, tout à l'heure, un faux nom au garde de ville. Tu n'as pas eu, hélas! la présence d'esprit d'agir de la sorte! Pourquoi, pour réparer ta sottise, ne serait-ce pas ici que tu t'inscrirais, à présent, sous un nom d'emprunt?...."

La veille, un semblable raisonnement m'aurait décidé à choisir, aussitôt, banalement, comme pseudonyme: "Dupont" ou "Durand", ou peut-être "Dubois". Pendant le déjeuner, au buffet de la gare, j'avais lié connaissance avec mon voisin de table. Il m'avait confié qu'il quittait Commercy par l'express le plus prochain. Sans hésiter, je tirai de ma poche la carte qu'il m'avait remise:

PLUYETTE (AMÉDÉE)

"Placier en Vins"

Je me mis en devoir de la recopier sur le registre.

—Tu parles,—murmurai-je, en me frottant les mains,—tu parles, ma vieille municipalité de Commercy, que l'on va te payer des vitres neuves pour tes réverbères. Compte sur Pluyette (Amédée) pour commettre de pareilles libéralités!.....

III

Je venais de m'éveiller, ce matin. J'étais en train de m'adresser de paternelles remontrances: "Dépêche-toi de te lever, au lieu de paresser ainsi au lit, mon vieux Schneck.... ou plutôt mon vieux Pluyette, puisque, à présent, Pluyette tu te nommes!" On a frappé à ma porte.

A ma vive surprise, je me suis trouvé nez à nez avec un gendarme:

—Monsieur Pluyette (Amédée,) n'est-ce pas?

Sans me laisser le temps de formuler un "oui" ou un "non," le représentant de la force publique a ajouté:

—Oaste, habillez-vous, m'sieur Pluyette (Amédée), et tâchez voir à m'suivre à la mairrie!...

Un quart d'heure après, on m'introduisait dans le bureau du maire. Avant de desserrer les dents, cet homme important m'a longuement considéré en souriant avec commisération.

—Eh bien, mon pauvre monsieur Pluyette (Amédée), — a-t-il enfin ricané, — eh bien, vous nous supposiez donc d'une incommensurable bêtise! Comment, vous vous êtes imaginé qu'il suffirait d'acquitter votre note à l' "Hôtel du Commerce", d'affirmer au patron que vous quittiez Commercy, et de transporter vos pénates à l' "Hôtel des Voyageurs", pour nous échapper!..... Si, encore, vous aviez pris la précaution de vous inscrire sous un nom de guerre, aux "Voyageurs"! Allons, allons, croyez-moi, mon pauvre monsieur Pluyette (Amédée), le parti le plus sage que vous puissiez prendre, maintenant, est de payer, sans vous faire prier davantage, les trois cents francs que vous devez à la municipalité.

Stupéfait, interdit, je répétais: "Payer les trois cents francs que je dois.... Je.... je je dois trois cents francs à....?" Sur un ton courroucé, le maire a repris:

—Ne jouez donc pas l'étonnement, monsieur Pluyette (Amédée), je vous prie. Est-il exact que vous avez involontairement mis le feu, avant hier, au kiosque à musique de la place Mac-Mahon? Est-il exact que l'on vous a, alors, dressé procès-verbal? Est-il exact que l'on vous a annoncé que vous seriez contraint à supporter les frais du dégât, qui s'élevaient à trois cents francs? Oui, n'est-ce pas?.... Eh bien, alors, tâchez de vous taire et de me payer, immédiatement, les trois cents francs que vous devez, sinon je vous fais coffrer sur-le-champ!

MAX ET ALEX FISCHER.

LA HYÈNE.

Line pâlit en apercevant une lettre à son nom sur la console de l'antichambre et la glissa vivement dans son manchon.

—Encore!....

Ses lèvres tremblaient. Elle dut s'appuyer à un meuble, haletante, pendant que sa femme de chambre s'empressait:

—Madame a pris froid?.... Madame veut-elle que j'allume du feu?....

Line se laissa dévêtir sans répondre. Restée seule, les yeux hagards rivés au sol, elle s'efforçait de réfléchir, mais sa pensée flottait, incertaine:

—Encore!....

Elle n'osait pas ouvrir cette lettre. Les minutes passaient, lourdes de silence et de détresse. Elle eut, malgré son écrasement, l'obscure impression de commettre une imprudence. Jean pouvait rentrer, la trouver hypnotisée devant cette enveloppe dont elle reconnaissait, hélas! l'écriture gauche et lourde. Brusquement, elle la déchira: "Ce soir, six heures, dernier délai!...."

Sur d'autres menaces, Line avait tout donné: son argent, ses bijoux, jusqu'à ses petites bagues de jeune fille. Tout.... Que faire?.. Cette fois, c'était trois mille francs qu'on lui demandait. Où trouver trois mille francs en deux heures?.... Et, d'ailleurs, pourquoi céder? Pourquoi tenter encore quelque effort désespéré, puisque le supplice recommencerait demain?.....

La misérable qui l'exploitait, qui la tenait implacablement à sa merci était là, tout près, dans une chambre d'hôtel, comme une hyène dans son repaire. Elle guettait sa proie, la martyrisait, résolue à lui arracher lambeau par lambeau une fortune!.... Or, Line n'avait plus rien.....

L'angoisse suprême était proche. Elle avait aperçu cette femme, assez jeune encore: une face dure, bestiale, aux yeux enfoncés, au front bas, avec une mâchoire de brute. Aucune pitié à espérer, même si Line s'humiliait, suppliait à genoux.

Elle eut un sursaut de dégoût, un geste de lassitude infinie; elle renonçait à la lutte et s'abandonnait au destin. Et, comme, l'oreille aux aguets, elle percevait un bruit étouffé de pas, elle poussa un grand cri:

—Jean!.... Jean!....

***

La porte s'ouvrit violemment à cet appel long, douloureux, désespéré, comme un gémissement de bête blessée.

—Qu'as-tu, Line?.... Pourquoi m'appelles-tu....?

Line tendait à son mari des mains glacées et le regardait avec des yeux d'épouvante.

Il la fit asseoir doucement, tendrement, et s'agenouilla près de son fauteuil:

—Ma petite Line.... ma chérie.... parle-moi, je t'en prie....

Line secouait la tête.

—Mais parle donc!.... je t'en conjure!....

Elle s'écroula, la tête enfoncée dans les épaules. Jean s'empressait auprès d'elle:

—Que veux-tu dire, Line?.... Tu me fais peur... Explique-toi...

Une crise de sanglots la secouait; il l'entoura de ses bras, il la fit asseoir sur ses genoux comme une enfant:

—Line!.... du courage!....

Elle s'accrochait peureusement à son cou. Il lui prit la tête entre les mains et scruta son visage anxieusement. Elle se blottit contre son épaule et parla tout bas avec des mots entrecoupés:

—Jean notre bonheur est mort.. Je ne le méritais pas.... Tu feras ce que tu voudras.... J'accepte tout... Tu aurais peut être le droit de me tuer.... tu ne me tueras pas.... Je le sais bien.... Ce serait tant mieux.... Je souffre trop....

Jean la prit par les bras, l'éloigna de lui pour la regarder en face:

—Qu'est-ce que tu dis, Line?

—Ce que je ne peux plus cacher, mon pauvre ami.... une chose dont je meurs.... et qu'on va t'apprendre si je ne te l'apprends moi-même.... On me menace.... on me torture!....

Jean s'était levé. Il se tenait debout près d'elle, les lèvres serrées. Il tremblait aussi.

—Voilà.... Tu te rappelles notre mariage.... comme je te connaissais peu.... mal.... comme on avait bâclé nos fiançailles.... J'avais un autre rêve.... ça.... tu le sais.... je ne t'apprends rien.... Tu te souviens de l'absence que tu as faite peu après, quand tu as remplacé Brenner en Russie, pendant un mois..... Ecoute-moi..... ne m'accable pas.... J'étais seule.... ce rêve, qui datait de mon enfance, n'était pas mort dans mon cœur.... on m'a pressée, désemparée, vaincue.... J'ai été faible....

Line s'arrêta; elle perçut dans le lourd silence une plainte rauque....

—Il y a cinq ans déjà.... Si tu savais mes remords, Jean!.... et combien de fois j'ai pleuré.... Depuis.... j'avais presque oublié.... Et voilà que, du fond de l'Algérie, après une mort subite, paraît-il.... après une insolation dans le Sahara....un être horrible qui se trouvait là, je ne sais comment..... une femme.... a volé mes lettres! Et depuis, elle me torture de ses exigences, de ces menaces..... Je ne peux plus.... Je t'en prie!..... décide.... fais ce que tu voudras Je ne résiste pas.... Dire que depuis.... je t'ai tant aimé!.... que je t'aime tant!.... oh! je souffre, mon Dieu!....

Line indiquait du doigt le tiroir d'un petit bureau. Jean l'ouvrit brutalement, feuilleta les lettres de menace. Line entendit un bruit de respiration haletante, précipitée... Elle n'osait pas lever les yeux..... et lorsque Jean sortit, sans un mot, elle tendit les bras vers lui dans la nuit qui venait.....

***

Line, tremblante, sans larmes, n'était plus dans un coin qu'une pauvre petite chose tassée, perdue, respirant à peine. Le temps passait. Des minutes, des heures.... elle ne se rendait plus compte.... elle attendait.... on ne sait quoi.... mais de la souffrance encore, quelque événement terrible qui la briserait pour la vie.....

Puis, ce fut un jet brutal de lumière.... Jean était revenu, très froid, très calme.... Il avait posé sur une table une liasse de papiers entourée d'une faveur.... un revolver dont le canon luisait. Il parlait d'un ton sec, indifférent, lointain:

—C'est fini.... la hyène est partie.... La menace de la prison.... un billet de mille francs.... et puis.... ceci.... (il montra le revolver) elle a tout livré..... du moins, je pense.... C'est bien cela, n'est ce pas?

Sa voix tremblait maintenant avec un sourd grondement de colère. Il tenait au bout des doigts le paquet de lettres.....

—Je ne sais pas!.....

La flamme du foyer s'aviva. Des papiers noircirent, recroquevillés. Bientôt ce ne fut plus qu'un petit tas de cendres.... que Jean retourna.... Un peu de flammme encore.... Encore un peu de cendre.... et plus rien!.....

Jean était sorti, les lèvres closes. Line s'écroula sur le tapis, arc-boutant ses bras contre un fauteuil.

—Mon Dieu!.... mon Dieu!....

Line vit seule depuis trois jours. La veille, la porte de l'appartement s'est ouverte. Elle a reconnu le pas de son mari. Elle a bondi pour fermer le guichet de sa chambre. Mais il n'a pas essayé d'entrer. Il n'est resté que quelques minutes dans son bureau. Elle guettait. La porte s'est refermée.... Maintenant c'est le silence, les longues heures vides.... et toujours sous le front, dans les yeux, ce martèlement douloureux qui l'empêche de penser.

Si elle savait où aller, elle partirait bien aussi. Mais que dire?.... que faire?.... quel prétexte donner à ceux qui s'inquiéteront d'elle?.... Aucun être humain ne l'approche, si ce n'est Mélanie, qui passe, intimidée, silencieuse, comme dans la chambre d'un mort.

Cela ne peut pas durer pourtant.... il faut bien se résoudre, à quelque chose..... Alors, Line s'habille, comme pour sortir....elle est sûre que Jean va rentrer..... Elle ne prépare pas les phrases qu'elle dira.... Qu'importe!....

—Je vais m'en aller, Jean....

—Où cela?....

—Je ne sais pas..... mais je ne peux pas rester ici..... tu le vois bien!....

Ils se taisent maintenant. La pendule fait son tic-tac habituel, monotone....

—Non, tu peux pas rester.. J'ai pris mes dispositions..... J'ai demandé un congé.... Je vais faire un long voyage....

—Ah!....

Line ne trouve rien à dire. Elle accepte tout docilement, passivement....

—Et moi, Jean!..... qu'est-ce que je deviendrai?....

Jean ne répond que par un geste d'indifférence....

Il se dirige vers la porte; il a déjà la main sur la poignée; il hésite.....

—Jean!!.....

C'est une imploration lamentable, désespérée, un cri d'angoisse..

Jean s'est rapproché. Il parle bas, tout bas:

—Il est mort?.... tu es sûre?...

—On me l'a dit.... D'ailleurs, qu'importe?.... Je t'aime!.....

—Tu es sûre qu'il est mort?....

La voix s'est faite dure, anxieuse.

Line ouvre des bras impuissants.... Elle le pense.... puisque cette femme l'a dit!.....

Leurs yeux se sont croisés..... Deux sanglots.... Line et Jean s'étreignent passionnément, follement.... avec des larmes....

—Emmène-moi, Jean!.... emmène-moi loin.... bien loin..... Nous oublierons!.... Ce n'est pas possible que tout soit fini.... Nous sommes jeunes.... Je t'aime!.... Emmène-moi.... Je ne veux pas te quitter.... Je t'aime....

—Nous n'oublierons pas, Line, nous souffrirons....

—Eh bien!.... nous souffrirons, Jean, qu'est-ce que ça fait?.... emmène moi!....

Guilloré.

Un après-midi de novembre 1793, à Nantes, au poste de la place du Bouffay, le sergent lisait l' "Almanach des républicains", les soldats nettoyaient leurs armes ou sommeillaient sur le lit de camp, quand le factionnaire, se penchant, cria dans le corps de garde:

"Attention! Goulin et les Marats entrent à l'entrepôt. Le carillon du Bouffay va jouer le "Ça ira". En route la fournée pour la "déportation verticale, dans l'île chavirée"!

—Encore! grommela la Verdure. Depuis que nous refusons de fusiller à Gigant, à Richebourg, ils l'empoisonnent leur Loire! Les chiens sont enragés rien qu'à boire cette eau-là. On ne peut plus lever les ancres, ça mord dans les cadavres.

—Chien de métier!..... lâcha Claude Guilloré. C'est malheureux tout de même de s'enrôler pour cogner sur des hommes et de passer sa vie à voir noyer des femmes! Il y a de quoi se casser la tête sur sa crosse!"

Et il lança un coup de pied brutal dans le banc sur lequel étaient assis ses camarades.

"Voilà que ça reprend l'enfant, fit la Verdure, goguenard mais indulgent. Je ne sais pas ce qu'a le petiot, mais il ne dérage pas depuis trois ou quatre jours. Méfie-toi, mon garçon, tu as le cœur patriote, mais la langue mucadine: ça te jouera des tours.

—Je m'en moque, reprit Guilloré, je ne dis pas seulement le quart de ce que j'ai sur le cœur. Je ne suis pas un boucher, ni un enterre-morts; je ne suis pas le soldat de Carrier. Je suis le soldat de la patrie: je veux me battre sur la frontière, contre l'ennemi, et pas ici, près de chez moi, contre les gars de ma paroisse!

—Y a pas que ça, dit un autre Bien gouailleur, parions que Guilloré a laissé sa payse au Bocage, en quelque "placis" de brigands. Et de la sentir si près, ça lui tourmente le sang."

Guilloré haussa les épaules, et sans répondre, sombre et la tête basse après sa violence, il alla s'asseoir au fond du corps de garde.

"A qui de prendre la faction? demanda le sergent sans lâcher l'almanach.

—A moi, fit la Verdure, je suis tout prêt. Mon fusil est chargé, et je sais la consigne. Mais j'ai encore le temps".

Il se rapprocha de Guilloré, et à l'écart, lui posant doucement sa main large sur l'épaule, il le questionna de sa voix basse et inquiète de grand frère:

"C'est l'amour, pas vrai, qui te brouille le cœur?

—Je ne sais pas, dit dolemment Guilloré. C'est pas une fille pour moi....."

La Verdure fronça le sourcil:

"C'est une ci-devante, alors?"

L'autre fit signe que oui; mais il ne dit plus rien, le cœur trop gros. Et ce fut la Verdure qui reprit tristement:

"Tu n'es pas le premier, tu ne seras pas le dernier. De plus huppés que toi y ont brûlé leurs galons."

Puis il s'emporta:

"Mais qu'est-ce qu'elles ont donc, ces satanées brigandes, pour vous envoûter les hommes comme ça?

—Je ne sais pas, répéta dolemment Guilloré, c'est peut-être la pitié pour tant de malheurs qui nous rend le cœur tendre!

—Et quand tu as avoué à cette ci-devante.....

—Quoi donc?

—Que tu l'aimais.

—Je ne lui ai pas dit. D'abord c'est peut-être pas de l'amour, puis j'aurais pas osé. Songe donc! c'est la fille du maître, la demoiselle de chez nous, une de Vendée, comme moi, si brave, si douce, si blanche!

—Et c'est par chagrin que tu as pris du service?

—Oui, je crois que c'est par chagrin."

Guilloré soupira, puis continua, le regard fixé très loin:

"Je n'y pensais plus guère. Je me disais qu'elle avait émigré, qu'elle était bien tranquille, que je ne la reverrais pas. Et voilà que tout à coup, l'autre jour, dans le faubourg, quand je t'ai serré le bras devant le convoi des prisonniers....

—Je me rappelle. Je t'ai regardé: t'avais une face de cierge.

—Elle y était! Elle avait ses petites mains attachées dans le dos, avec un lien qui la serrait si fort que la corde était rouge."

Il montra l'entrepôt:

"Ils l'ont poussée là-dedans. Depuis que j'ai vu ça, je renâcle à la soupe; rien ne passe plus, ça m'étouffe."

Il s'interrompit, le souffle coupé, et demanda sourdement:

"N'y a-t il plus de vin, sous le lit de camp?

—Si, un demi-cruchon. Ne bois pas trop.

—Passe toujours. Je voudrais me griser, je voudrais me noyer le cœur!"

Il but.

Très doux, la Verdure lui souffla:

"Faut pas te frappér comme ça. Peut-être que tu as mal vu, et que ce n'est pas ta demoiselle de Vendée: peut-être qu'elle s'est sauvée.

—Non, elle y est, elle est dans la prison! J'ai parlé à la concierge, à la mère Laillet. Elle a bien le nom de la petite sur le registre de son homme. Seulement, ils n'ont pas voulu que j'entre. Je suis resté à la porte de l'entrepôt, et j'y serais encore si je n'étais pas de garde. Et chaque jour, comme aujourd'hui, jusqu'à ce que les Marats sortent et que je sois sûr qu'elle n'est pas de la "fournée", je tremble de la malemort, tiens, comme ça: regarde mon poing!"

Cette fois, ce fut la Verdure qui conseilla:

"Bois encore, va, bois et n'y pense plus. A quoi que ça te servirait de te faire du mauvais sang, puisque tu n'y peux rien?

—C'est bien vrai que je n'y peux rien. Et c'est justement ça, vois tu, qui me rend si misérable!"

Il y eut un silence, puis Guilloré demanda:

"Est-ce qu'on va tantôt emmener encore des détenues à la noyade?

—Probable."

Guilloré ferma les yeux de douleur, et ses doigts se crispèrent. Puis, se redressant, il dit, les dents serrées:

"Je ne veux pas qu'elle voie ça, la pauvre petite sainte Vierge! Qu'elle sorte de prison aujourd'hui ou demain, je ne veux pas qu'elle voie ça!"

Il continua d'une voix ardente:

"Comprends bien, la Verdure, ces gentes demoiselles-là, ça n'a pas nos idées; ça ne sort du château que pour aller à l'église. Et l'église, le château, c'est dans nos bois, dans notre bocage, loin de tout. Nous étions tout petiots que je lui portais déjà son carreau devant l'autel. Elle priait bellement, sa petite tête jolie dans ses menottes si blanches que je voyais courir le sang bleu sous sa peau. Elle ne sait encore rien de la méchanceté et des vices des hommes, la pauvre petite vierge. Je la connais: pour elle, je n'ai pas peur de la mort, mais de la honte; j'ai peur de ce que font les Marats sur la berge. Je ne veux pas qu'elle voie ça!"

Ce cri-là lui revenait dans une rage croissante, et l'autre, désolé, ne savait plus que dire.

"La Verdure en faction, c'est l'heure! cria le sergent.

—Laisse-moi ton tour, dit Guilloré soudain. Si elle sort aujourd'hui, elle traversera la place, elle passera peut-être près de moi, je pourrai la voir encore. Et de rencontrer, sur le chemin du supplice, un visage d'ami, ça lui sera peut être une consolation, à la pauvre petiote!

—Soit! je te laisse mon tour, fit la Verdure apitoyé; prends mon fusil chargé. Mais je te le dis: tu as tort de penser à ta Vendée et à ta Vendéenne; ça ne servira qu'à te tourner le sang."

Le ceinturon bouclé fiévreusement, Guilloré s'avança et, la consigne échangée, prit la place du factionnaire. Collé au mur, la crosse au pied, il attendit, le cœur martelé d'angoisse.

Le carillon sonna. La porte de l'entrepôt s'ouvrit, et, dans la ruée féroce des Marats, il aperçut un vieil homme, puis deux femmes, puis trois autres femmes, puis "elle!"

Ses yeux ne quittèrent plus cette face de petite martyre, résignée, douce et blanche. Elle semblait ne voir, n'entendre rien autour d'elle. Entravée par la foule hurlante et débraillée, les prisonniers lentement traversèrent la place.

En l'angoisse d'un cauchemar, Guilloré se sentait pétrifié, étranglé, tout le sang en suspens. Puis, comme l'avant-garde de l'effroyable horde tournait le coin de la place, il se secoua d'un jaron furieux, et en un écart de foule, brusquement, d'un seul temps, au croisement de fiche, il visa la poitrine charmante de la demoiselle. Coupant le carillon et les huées, il y eut coup de feu, le sifflement d'une balle et, très doux, un léger cri de surprise. A travers la fumée, Guilloré vit nettement la jeune fille tomber toute raide à la renverse.

Déjà le sergent et ses hommes, sortis du poste, se jetaient sur le factionnaire, lui arrachaient son arme, le questionnaient, l'injuriaient. Mais, parmi tous, Guilloré ne cherchait que les yeux indulgents de la Verdure. Quand l'autre l'eut regardé, il s'adressa à lui, soulagé, souriant presque:

"Comme ça, elle est morte toute blanche, sans connaître la honte, sans voir leurs infamies. Si elle n'a pas compris ici-bas quel service je lui rendais, ça ne fait rien: le bon Dieu lui expliquera là-haut."

CHARLES FOLEY.

Dans le Désert

Des circonstances complexes m'avaient mêlé à l'expédition que le jeune lord Archibald Beaucoupond faisait dans l'Arabie. Lord Archibald avait des projets démesurément romanesques. Il prétendait soulever les Arabes contre l'Empire ottoman et changer le centre de gravité de l'empire islamique. Chose curieuse, ses chimères eussent pu devenir des réalités, s'il avait agi dix ans plus tard. Mais à l'époque dont je parle, l'Arabe n'était mûr que pour de petites guerres locales. Quoi qu'il en soit, Archibald avait rassemblé une fort importante caravane, qui comptait deux cents guerriers, trois cents chameaux avec les conducteurs nécessaires, et de beaux présents pour les cheiks qui se laisseraient séduire. Cette belle expédition ne fit rien qui vaille, et elle excita de profondes convoitises dont nous devions être victimes. Même cela ne tarda guère.

Ce fut par une douce nuit de mai, alors que le parfum des asphodèles encensait l'étendue. Nous campions dans une solitude désertique. Jusque vers onze heures du soir, un croissant de lune descendit à travers les constellations. Je songeai aux vers de Hugo:

Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles?

Ah! la douceur de ces ténèbres bleues, la palpitation des astres au large du Chemin de Saint-Jacques, ces plaines perdues dans la pénombre. J'étais plein de poésie biblique. Je voyais distinctement le père Abraham, menant ses longs troupeaux jusqu'aux terres du roi Abiméleck et la malicieuse Sara négociant le bonheur du ménage selon des rites impérissables....

***

Il y eut une rumeur brusque à l'Orient. Des hommes se levèrent en tumulte, les chevaux hennirent; quelques chameaux poussaient leur cri étrange et misérable. Puis, une chevauchée s'entendit dans les ténèbres: les appels des sentinelles s'enflèrent; lord Beaucoupond fit entendre sa voix, qui était forte et impérieuse. Déjà, le drame commençait. Une cavalerie impétueuse se ruait sur nous avec un bruit de fantasia; on entendit le crépitement des fusils; des glaives et des baïonnettes s'entrechoquèrent au milieu des hurlements et des plaintes. La mort passa, rapide et formidable. J'entendis Archibald pousser une clameur sinistre, une clameur d'agonie, puis ce fut la panique, une fuite éperdue à travers les solitudes ou la soumission des vaincus prosternés devant les vainqueurs. A la lueur des bûchers, j'assistai à des meurtres froids et implacables. On tuait surtout les Européens, afin, je suppose, de détruire les témoignages les plus dangereux.

J'avais lutté courageusement: le magasin de mon fusil était vide. Mais toute résistance devenait absurde. Mieux valait conserver ma force et ma ruse à me sauver, s'il était possible. Je me jetai à quatre pattes et rampai parmi les blessés et les morts, vers les ténèbres propices. Et j'étais arrivé près de la tente de notre médecin, lorsque six poignes solides s'abattirent sur ma carcasse:

—Flambé! murmurai-je.

Ce n'était que trop probable. Les Arabes qui m'avaient capturé m'entraînaient avec une rudesse sauvage. Nous arrivâmes près du bûcher sud; il levait vers le ciel une immense flamme cuivreuse, alimenté par toute espèce de dépouilles combustibles. Là se tenait un vieux cheik de mine fière et féroce. Il me fixa de ses yeux de gypaète, où étincelait encore la fureur de la bataille mais aussi une inquiétude mystérieuse; il finit par m'adresser la parole (je ne parle guère mais je comprends assez bien l'arabe):

—Chien de Franc!... les tiens ont blessé mon fils. Si tu le sauves, tu auras la vie et tu seras bien récompensé. S'il meurt, on te coupera vivant en quartiers.....

Je compris qu'il me prenait pour le médecin de la caravane et je ne le détrompai point. Vraisemblablement, je ne reculais que pour mieux sauter. Mais le dicton financier: "Qui a temps a argent," s'applique aussi à la vie. Gagner quelques heures, c'était prolonger la partie avec la roulette infinie des événements.

Je me laissai conduire devant le blessé. A la lueur de grandes torches, je vis un jeune Arabe étendu sur une peau de dromadaire. On lui avait découvert la poitrine où le sang ruisselait par six blessures, produites tant par le glaive et le poignard que par les balles.

Il était livide et presque évanoui; toute sa force écoulée avec le fluide rouge. Je l'examinai avec un air d'autant plus convaincu que l'angoisse emplissait mon être.... Puis, je baragouinai et fis des signes pour indiquer que j'avais besoin de "mes" instruments et de mes remèdes. On me conduisit à la tente du médecin où je pris au hasard une trousse, des bandes de toile, du chloroforme et de l'iodoforme. Après quoi je m'en revins et je n'essayerai pas de vous dépeindre mes opérations, vu que je n'en ai aucun souvenir net. J'agis dans une sorte de somnambulisme. Tout ce que je sais, c'est que j'ai extrait une balle, que j'ai lavé les plaies et que j'ai posé tant bien que mal les pansements. Même, je soignai encore une quinzaine d'autres individus qu'on m'amenait à mesure, et je faillis en faire passer deux de vie à trépas, par excès de chloroforme.

Après quoi, avec une sorte de conscience du devoir accompli et abruti par l'odeur des drogues, je m'endormis jusqu'au matin. Quand je m'éveillai, l'inquiétude se mit tout de suite à me barboter le ventre. Je me sentais à peu près sûr que le jeune Arabe était mort ou mourant et je considérais la face monotone du désert avec des yeux affligés. Des cadavres étendus sur la terre nue, des blessés qui gémissaient encore, n'étaient pas pour me rassurer. Tandis que je m'apprêtais au pire, un grand Arabe à tête d'assassin se présenta devant moi et me dit laconiquement:

—Viens!

Je le suivis, grelottant; je revis le vieux cheik féroce. Il darda de nouveau sur moi son regard de rapace, puis, avec une sorte de sourire:

—Le Franc est un grand médecin! fit-il d'une voix gutturale.

Une tente s'entr'ouvrit, j'aperçus mon jeune Arabe, encore tout pâle, mais les yeux nets, presque lumineux:

—Voici celui qui t'a sauvé! murmura le chef.

Le blessé tourna vers moi une face douce.

—Sauvé! pensai-je, le vieux est optimiste.....

—Achève de le guérir! fit une voix impérative.

Je m'agenouillai, je feignis d'examiner avec soin les bandages, je tripotai vaguement, mais je n'eus garde de gâter l'œuvre du hasard. Puis me relevant:

—Tout va bien! déclarai je.... Avec l'aide de Dieu, la guérison va se faire.

—Tes autres blessés vont bien aussi. Soigne-les.

Je les soignai comme le jeune homme, c'est-à-dire par de conjectures simagrées. Et j'eus la chance inouïe. Non seulement le fils du cheik se rétablit merveilleusement, mais encore aucun de ceux qui m'avaient passé par les mains ne trépassa. Ce que voyant, le cheik me regarda avec vénération et me donna une quantité d'or dont il avait honorablement dépouillé des caravanes.

Comme, après tout, il n'était pas possible de retrouver les propriétaires de ces sommes, mieux valait qu'elles allassent à un homme inoffensif plutôt qu'à quelque gredin désertique. Elles me tirèrent de la misère où je végétais depuis ma vingtième année et furent l'origine de ma fortune.

Pour débarrasser ma conscience de tout scrupule, j'ai fondé un orphelinat, un hôpital et un hospice pour vieillards.

J. H. ROSNY.

Une œuvre patriotique.

M. le comte de Fleurieu poursuivait depuis de longs mois à Sydney une campagne tendant à faire restituer aux cartes d'Océanie les noms qui leur avaient été donnés par les navigateurs français et les résultats obtenus par lui sont des plus satisfaisants. Un grand nombre de noms français ont déjà été restitués à la carte d'Océanie, et sans doute reverra-t-on bientôt les golfes Spencer et Saint-Vincent, entre la "baie Marat" et le "cap Marengo", reprendre les noms de "golfes Bonaparte et Joséphine" que leur avaient donnée en 1804 le naturaliste Péron et les officiers de marine Louis-Henri et Louis-Claude de Freycinet, oncles de M. Charles de Freycinet.

Un dépot qui ne pèse pas lourd.

Chicago, 31 août. Le plus petit dépot fait dans les Banques de Chicago depuis de longues années est celui de W. F. Dunbar. Il a déposé un demi sou des Etats-Unis portant la date de 1874.